

VÉRONIQUE TADJO

A portrait of Nelson Mandela, an elderly Black man with short, graying hair, wearing a dark gray suit, white shirt, and dark tie. He is looking slightly to the right with a gentle smile. The background is a solid, vibrant green. The text is overlaid on the lower half of the image.

NELSON
MANDELA

NON
À L'APARTHEID

ACTES SUD JUNIOR

CEUX QUI ONT DIT **NON** DES ROMANS HISTORIQUES

“Je remonte le col de mon manteau usé en entrant dans ce territoire hostile. Je veux cacher mon visage, rester le plus anonyme possible. Pourtant, je suis content d’être arrivé à Johannesburg car c’est là que tous les combats se livrent, que les désirs s’entrechoquent et que les espérances s’écrasent les unes contre les autres. Nulle part ailleurs, dans mon pays si dur et si beau, ne trouve-t-on autant de couleurs de peau. Hélas, chaque teinte, chaque appartenance raciale détermine nos destins. Il n’y a pas de compromis. Impossible d’échapper à l’apartheid qui nous divise.”

NELSON
MANDELA
NON
À L'APARTHEID

“Ceux qui ont dit non”
Une collection dirigée par Murielle Szac.

Illustration de couverture : François Roca

Éditorial : Isabelle Péhourticq assistée de Fanny Gauvin

Directeur de création : Kamy Pakdel

Directeur artistique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2010, 2014 – 978-2-330-03545-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

www.actes-sud-junior.fr

www.ceuxquiontditnon.fr

VÉRONIQUE TADJO

NELSON
MANDELA

NON
À L'**APARTHEID**

ACTES SUD JUNIOR

1

Juin 1941

“Nie-blankes” “Non-Blancs”

Tous les passagers noirs descendent du train sur le quai de la gare qui leur est réservé. À quelques mètres de là, un autre panneau, “SORTIE POUR NON-BLANCS”, les oblige à emprunter un sombre passage sur le côté gauche, alors que les Blancs continuent tout droit vers la sortie principale, spacieuse et éclairée.

La ville est riche et brille de mille feux, mais sa gaieté est fausse. Malgré cela, je ne puis m’empêcher d’admirer les immeubles si hauts que leur sommet est invisible. Et les voitures ! Je n’en ai jamais vu autant de ma vie. La ville

grouille d'activités, de bruits, de mouvements. Mais ce n'est pas pour nous, les Noirs. Nous n'avons pas le droit de nous trouver là.

Je remonte le col de mon manteau usé en entrant dans ce territoire hostile. Je veux cacher mon visage, rester le plus anonyme possible de façon à ne pas me faire remarquer. Pourtant, je suis content d'être arrivé à Johannesburg car c'est là que se trouve le pouls de l'Afrique du Sud, là que tous les combats se livrent, que les désirs s'entrechoquent et que les espérances s'écrasent les unes contre les autres. Nulle part ailleurs, dans mon pays si dur et si beau, ne trouve-t-on autant de couleurs de peau. Hélas, chaque teinte, chaque appartenance raciale détermine nos destins. Il n'y a pas de compromis. Impossible d'échapper à l'apartheid qui nous divise.

Il y a une centaine d'années, de tous les coins du monde, des aventuriers sont venus chercher fortune dans l'or et le diamant. Les hommes ont creusé des mines profondes pour en extraire

les métaux précieux que la nature a donnés à ce sol riche.

Johannesburg est née de cet excès, de cette incontrôlable envie de richesse. Aucun fleuve ne traverse le corps de cette ville d'acier. Aucune rivière ne mouille la sécheresse de sa peau. Aucun lac n'embellit son visage. Tout a été construit de main d'homme, fabriqué : les barrages, les retenues d'eau, les fontaines. La plupart des arbres ont été importés, plantés par la volonté de ceux qui voulaient à tout prix s'installer là. Il fallait créer la vie autour de rien pour que les mines continuent à fonctionner et que la main-d'œuvre afflue. Pour moi, ce sont ces arbres qui donnent à la ville un peu de poésie. Les jacarandas en fleur qui couvrent les trottoirs d'un délicat tapis mauve. Défi et convoitise, faire de l'argent et le garder. Les plus forts, bien sûr, ont gagné.

Je sens la fatigue m'envahir. J'ai mal au dos. Le voyage a été long et très inconfortable. Mon wagon était plein. Serré sur la banquette, j'avais

à peine assez de place pour bouger les pieds. L'allée principale était encombrée de passagers assis sur leurs bagages pendant tout le trajet. En tête de train, là-bas, du côté des Blancs, les sièges vides ne manquaient pas. J'aimerais me reposer un instant dans un parc, mais partout les mêmes inscriptions me font reculer :

“BANCS RÉSERVÉS AUX BLANCS”

Je glisse la main dans la poche intérieure de mon manteau pour m'assurer que le bout de papier qui porte l'adresse de mon oncle est bien à sa place. Un homme m'a indiqué la gare routière où je vais pouvoir prendre un taxi pour Soweto. J'ai hâte d'arriver à destination, car sans *passbook* (laissez-passer), je risque la prison si je suis arrêté. Tant que je vivais dans ma province du Transkei, je n'en avais pas besoin. Mais à présent que je me trouve à Johannesburg, je dois me cacher comme un maraudeur.

Tout s'est passé si vite. Après la grève au collège, il a bien fallu que je me sauve. “Ce Mandela est

un dangereux meneur”, a affirmé notre directeur aux policiers venus rétablir l’ordre dans son établissement. La colère me prend quand je pense à tant d’injustice. Nous ne demandions qu’à poursuivre nos études dans de meilleures conditions. Pourquoi ces salles de cours délabrées, ces livres abîmés, cette nourriture exécrationnable et surtout, surtout, ces remarques des professeurs blancs qui nous lançaient avec mépris que, de toute façon, nous n’étions destinés qu’à des emplois subalternes ? Ce n’était plus supportable. À bien y regarder, je n’ai fait que suivre le conseil de Père qui me disait toujours : “Crois en toi-même, mon fils. Notre jour viendra.” Pourquoi m’a-t-il laissé orphelin si tôt ? Mgadla, mort d’une toux fulgurante alors que je n’étais encore qu’un enfant. L’hôpital était trop loin. Et Mère qui pleurait en silence alors que les quintes transperçaient la nuit. Mgadla, parti trop tôt, nous laissant seuls tous les deux dans un monde cruel. Mère doit être inquiète pour moi,

maintenant. Nos adieux ont été brefs. Elle m'a donné le peu d'argent qu'elle avait mis de côté, puis elle m'a tendu une adresse sur un bout de papier : "Pars à Johannesburg te réfugier chez ton oncle. Tu pourras recommencer ta vie. Tes ancêtres t'accompagnent."

La colère me prend quand je pense à tant d'injustice : les enfants blancs ont droit à une éducation de bon niveau, des professeurs compétents et tous les livres dont ils ont besoin, alors que les enfants noirs sont dans des bâtiments délabrés, soixante par classe et serrés sur des bancs branlants. Je ne sais pas s'il faut rire ou pleurer quand je songe à mon premier jour d'école. Mgadla a ouvert sa grande cantine rangée sous le lit, fouillé dans les habits pliés avec soin et sentant la naphthaline et en a extrait un pantalon noir. Puis, sans hésitation, il a empoigné la paire de ciseaux et coupé le vêtement au niveau des genoux. Quand il me l'a tendu, je l'ai enfilé, tout fier. Pauvre fils de pauvre. Mais le pantalon

me tombait sur les genoux. Ah, le grand rire de Père. J'ai ri avec lui. Après il m'a passé un cordon de cuir autour de la taille en guise de ceinture. Mère m'avait cousu une chemisette que j'ai portée toute l'année. Dès que je rentrais, elle la lavait et la faisait sécher. Mes chaussures ? Une paire de seconde main achetée au marché. J'ai donc abandonné la couverture que je portais autour des épaules comme tous les autres enfants du village. Nous n'avions besoin de rien d'autre et dessous, nous nous baladions nus comme des vers. Je me souviens encore que j'avais le cœur plein d'espoir quand je me suis mis en rang pour entrer en classe. Mgadla était si heureux que j'aïlle à l'école que son visage s'illuminait à chaque fois qu'il me voyait partir le matin. Il voulait une autre vie pour moi, que je parvienne à dépasser les limites de notre village. À la fin de l'année, il paradait avec mon relevé de notes comme si c'était un trophée. Il encourageait ses amis à envoyer eux aussi leurs

enfants à l'école : "Nous devons nous tourner vers le changement. Si nos jeunes apprennent à lire et à écrire, ils pourront nous défendre. Les ancêtres ne disaient-ils pas : « Il faut connaître la langue de ton ennemi si tu veux pouvoir lui répondre » ?" Pour lui, l'école était un investissement, un pari sur l'avenir. Et il était prêt à faire tous les sacrifices nécessaires pour que je réussisse. Mère, je me souviens de tes craintes que les études ne me changent, que je me coupe petit à petit de mes racines. Tu pensais au jour où je devrais partir plus loin du village. L'idée que j'oublie ma culture t'était insupportable. Tes efforts n'auront pas été vains, Père, je te le promets. Mère, tes craintes ne se réaliseront pas, je te le promets. C'est pour vous que je veux me battre. Je n'abandonnerai jamais notre village au bord du grand fleuve qui se fraie un chemin dans la vallée immense. Du haut des collines, que le coucher du soleil est beau ! Je me souviendrai toujours de l'heure des ancêtres, quand le

ciel prend une teinte rouge-ocre et que les morts rejoignent les vivants pour se mêler à leur existence. C'est un moment de grande sérénité.

La colère me prend quand je pense à tant d'injustice : Blancs, Noirs, *Coloured* (Métis), Asiatiques et Indiens, pourquoi vivons-nous divisés, chacun de notre côté et régis par des lois différentes, aussi inégales les unes que les autres ? Je ne veux pas de cette existence ; non, je ne deviendrai pas complice d'un système aussi abject. Personne n'a le droit de m'empêcher de vivre comme je veux. Personne n'a le droit de m'imposer une éducation au rabais, un métier asservissant. Pourquoi les Noirs n'ont-ils pas le droit de vote ? Je me battraï contre tout cela et c'est ici, à Johannesburg, que je le ferai. Mon nom est Rolihlahla, celui qui a cassé la branche de l'arbre, celui qui donne du fil à retordre aux autres. J'appartiens à la lignée royale du clan Mahdiba. Je suis le descendant d'un chef Thembu et mon esprit est riche de la sagesse de mes ancêtres. Père n'avait

pas beaucoup d'argent, malgré son titre, mais il m'a élevé comme un guerrier. Il m'a donné les armes du courage. Je me sens capable de m'élever au-dessus de la peur, capable de rêver. Et je porte aussi le nom illustre de mon grand-père, Mandela. Je ne trahirai pas la mémoire de mes prédécesseurs. En plus, j'ai un nom anglais, Nelson, comme l'amiral Nelson, ce grand héros militaire. Comment l'ai-je acquis ? À l'école méthodiste. Les religieuses n'arrivaient pas à prononcer mon vrai nom en langue xhosa¹. Qu'importe, je m'appelle donc Nelson Rolihlahla Mandela et, de ces trois noms, je tirerai ma force !

1. Langue parlée par les Xhosas qui représentent à peu près 20 % de la population sud-africaine, ce qui en fait la deuxième langue après le zoulou. Il existe également l'afrikaans, l'anglais, le ndébélé, le sotho du Nord, le sotho du Sud, le swazi, le tsonga, le tswana et le venda.